

Sommaire

Abréviations et Acronymes.....	11
Personnages principaux.....	13
Chapitre 1 : Et in Berberia nobis.....	15
Chapitre 2 : « ...dIndm ss mtjdjm... ».....	35
Chapitre 3 : Le joker de la <i>walie</i>	49
Chapitre 4 : Les momies de Tam.....	69
Chapitre 5 : L' <i>eau légère</i> : réalité ou canular ?.....	89
Chapitre 6 : À la conquête de l'Iharène.....	111
Chapitre 7 : Cérémonie incongrue au Tekouyat.....	127
Chapitre 8 : Villégiature kabyle.....	139
Chapitre 9 : L'ex- <i>Mitidja</i> et le tunnel des <i>trabendistes</i>	151
Chapitre 10 : Vendetta barbaresca.....	173
Chapitre 11 : Professeur Majorana, alias Djarimel ?.....	195
Chapitre 12 : Opération DEM ou la nuit la plus longue.....	217
Chapitre 13 : « Douce France... ».....	231
Chapitre 14 : Carl Sagan et la mission CHC.....	245
Chapitre 15 : Opération Jèdre.....	259
Chapitre 16 : Fantasia au Tanezrouft.....	275
Chapitre 17 : Le paradoxe de Fermi.....	289
Chapitre 18 : Géopolitique et géophilosophie ribiennes.....	303
Chapitre 19 : Plus sur les Cosmons.....	321
Chapitre 20 : À nous l'Amérique !.....	343
Chapitre 21 : Guet-apens à Port Angeles.....	359
Chapitre 22 : À bord du <i>Pancolore</i>	373
Chapitre 23 : Escapade à Frisco.....	387
Chapitre 24 : Opération <i>LibJul</i> ou voir Acapulco et... s'en tirer !... 403	
Chapitre 25 : Le stratagème de Clipperton et le projet du même nom.....	425

Abréviations et Acronymes

CCL : Conseil Cosmon Local

CEIS : Centre d'Entraide Inter-Saharien

CEFIK : Centre d'Études et de Formation Ibn Khaldoun

CHC : Contact Humanité-Cosmonité (mission)

Cosmon ou Nomcos : Nomade Cosmique

CPC : Conseil Pan-Cosmon

DEM : *Delenda Esse Mitidjinem* (opération)

DiPro : Divine Providence qui régit le Complexe (contemporain) Enfer-Purgatoire-Paradis

FASAF : France-Algérie-Sahara-Algérie-France (opération)

GAG : Guerre à la Guerre (opération)

LibJul : Libérez Julien (opération)

LTH : Lalla Tin Hinane (Ancêtre mythique d'une grande tribu touarègue)

IET : Institut d'Etudes Terriennes

MAM : Moteur à Annihilation de Matière

MRM : Mausolée Royal Mauritanien (opération)

PRV : Point de Rendez-Vous

RIA : Régiment d'Infanterie Alpine (Chasseurs alpins)

SGDG : Sans Garantie du Gouvernement

TU : Temps Universel (heure solaire du méridien 0°, dit de Greenwich)

Personnages principaux

Lucien Advus-Uriarte (Luc), *le narrateur* : né en 1941 dans le Jura au sein d'une famille de réfugiés basques cultivateurs. Etudes professionnelles à Ambérieu (BTS en transmissions). Devance l'appel et se retrouve au RIA cantonné à ex-Ménerville (Est-Algérois). Devient chauffeur/garde du corps des Champbard et assure la sécurité du CEFIK où il y entretient la bonne humeur en singeant *Djéha-le-simple*, l'idiot de village local¹.

Maria Nivea² Stuart³, *la rédactrice* : née en 1942 dans les Dolomites, au sein d'une famille de montagnards ladins ayant immigré dans le Jura en 1948. Licence d'italien et de philosophie à Lyon. Épouse le sergent Advus à son retour d'Algérie.

Julien Doutrerive⁴ (JDR ou Jul) : né en 1936 dans les Cévennes au sein d'une famille d'origine camisarde. Père géomètre-arpenteur tué en 44 par les Allemands. Maîtrise de physique nucléaire à Lyon. Assistant à la faculté d'Alger de fin 58 à mi-60. À l'échéance de son sursis, effectue le service militaire au énième RIA comme sous-lieutenant, tout en continuant ses recherches sur l'*eau légère*.

Hubert Champbard (*Baroud* ou *Pépère*) : né en 1921 au sein d'une famille savoyarde traditionaliste. Études secondai-

¹ Le loustic a franchi autrefois le détroit de Sicile sous le nom de *Giuffà* : cf. la fable de l'évêque dans le puits in *La mer couleur de vin* de Leonardo Sciascia.

² Vient de *nivis*, neige en latin. À croire qu'elle était née avec sa tignasse d'albinos !

³ "*Stuart*" (prononcer 'stouarrt') signifie tordu en ladin. Un comble pour Nivea, dont le port est bien celui d'une reine.

⁴ De l'occitan *De Otra Riba*. « La Révolution, disait-il, a rendu aux Doutrerive la dignité pour le prix d'une apostrophe ! »

res interrompues par la guerre. S'engage dans la Résistance et s'engage dans l'armée régulière. Fait l'Indochine puis l'Algérie, où il obtient le grade de colonel et le commandement du 9^{ème} RIA.

Noémie Champbard (la *colonne* ou *Mémère*), née en 1919, dans une famille pratiquante.

Etudes d'infirmière. Epouse le capitaine Champbard en 1945. Le suit en Indochine puis en Algérie. Fonde à ex-Ménerville, à l'automne 58, le CEFIK, à l'intention des « Français musulmans » et autres nécessiteux.

Aziza Ben Amrane (*Zazie*, puis *la walie* et finalement LTH) : née en 43 à ex-Mirabeau, dans une famille kabyle pauvre. Entre au service des Champbard en 56 tout en suivant des études secondaires. Bachelière avec mention en 60. Après l'indépendance épouse **Ahmed Ahmadi**, futur *wali* (préfet).

Vitaliano Pietri (Vito) : né en 1935 en Italie. Jésuite spécialiste des langues sémitiques. Aumônier du RIA et prof d'italien ainsi que d'instruction religieuse au CEFIK.

Joséphine, veuve **Boère** : propriétaire de *La Mitidja*, une ferme de Corso gardée par JDR des attaques rebelles. Suite à la perte de son fils unique en 56, elle afferme ses terres à **Hacène Boualfa**, patriarche d'une nombreuse *smala*.

Letitia Allevi (veuve **Kalbrès** ou « la sorcière de Corso Tahtani », pour la populace) : orpheline d'origine maltaise née en 1895. Libérée d'un mariage forcé avec Omar el Kalbrès, elle devient enseignante. Pendant la guerre 39-45 elle héberge **Michel Djarimel**, un prof de sciences se disant Libanais.

Abd-el-Latif Brahim : *Kouloughli*, né au milieu des années trente. Directeur des applications scientifiques au ministère algérien de l'Industrie. A épousé **Myriam**, une Copte alexandrine.

Mouloud Ghoutsoûl (Pr Tournesol pour ses élèves) : né à la fin des années trente. Professeur de physique approfondie et conseiller scientifique du gouvernement algérien.

Chapitre 1 :

Et in Berberia nobis

(Algérie, 1959-1961)

Au pays du sourire :

C'était au tout début de l'été 59 – l'année de mes dix-huit ans. Je venais de fêter mon brevet de technicien en transmissions quand je reçus la feuille de route... au grand désespoir de ma mère, qui espérait une réforme à cause de ma légère claudication.

J'avais devancé l'appel avec la complicité du paternel, qui, lui, savait que je ne pouvais prétendre débiter dans un poste intéressant avant l'accomplissement du service militaire. Et puis il comptait sur le piston d'un certain Champbard, ancien chef de maquis, qu'il avait ravitaillé dans la montagne en 43-44, et qui était devenu par la suite commandant d'un régiment de Chasseurs alpins en Algérie.

J'étais donc plutôt rassuré et espérais une planque (dépannage d'appareils radio-électriques, gratte-papier...); d'autant plus que, dans ma lettre de motivation, j'avais mentionné, sur l'insistance de ma mère, le fait que « dame nature avait légèrement dissymétrisé la longueur de mes deux jambes ».

Il me fallut cependant trimer au camp de Satonay pendant les trois mois de « classe ».

Puis ce fut le grand départ (je n'avais jamais vu la mer autrement qu'au cinéma).

Maman, ce jour là, sachant que je compensais mon handicap par une solette, l'avait placée dans l'autre chaussure, pour m'obliger à boiter vraiment ! Mais mon amour propre eut le dessus et, dans le train de Marseille, je remplaçai la solette du bon côté.

C'est ainsi que je débarquai à Alger, un jour de juillet, chaud et ensoleillé à souhait.

Comme convenu, deux Chasseurs alpins, en *tarte* réglementaire, m'attendaient sur les quais :

— **C'est toi le bleu pistonné ?** m'interpella en criant le petit à moustaches, qui avait dû me reconnaître de loin à mon béret basque porté à la chamoniarde, ainsi qu'à mon air inquiet.

— J'm'appelle Advus, Lucien Advus, et j'suis convoqué chez le colonel Champbard, répondis-je, avec modestie – bien conscient de faire blanc-bec à côté de ces deux superbronzés !

— On l'sait ; mais l'*colon* nous a pas dit qu'il prenait ses mecs au berceau, rigola le moustachu.

— Bienv'nu quand même ! compléta le grand à lunettes, avec un vague salut militaire.

Puis il me prit la grosse valise, me laissant porter mes deux sacs, également bourrés par maman de vêtements, vivres, etc. Nous allâmes ainsi, précédés du petit – qui devait être le chef –, jusqu'à la voiture de service... Nous quittâmes la grande ville par la voie que je fréquenterais par la suite maintes fois : la populaire « route moutonnaire », qui reliait Alger à la partie orientale du pays.

Les deux bidasses me plongèrent aussi sec dans le bain :

— T'sais où nous allons ? questionna le petit qui s'était assis derrière, à côté de moi.

— À Ville kèk-chose... répondis-je en cherchant la carte Michelin dans mon sac de voyage.

— À Ménerville... C'est qu'à une demi-heure, mais c'est déjà l'pays du sourire kabyle !

— Heu... c'est quoi l'sourire kabyle ? demandai-je, alors que je connaissais l'expression.

— L'massacre de Palestro, ça t'dis rien ? Hé bé, ta culture reste à faire !

— Tu vas l'démoraliser avant l'heure ! se hasarda à commenter le grand.

— Toi, tais-toi et *choufe* la route ; c'est sa première séance d'instruction militaire.

Et le petit me raconta vite fait l'embuscade qui avait coûté la vie à une vingtaine d'appelés du contingent en mai 56, aux environs de Palestro, localité située dans la montagne, à une vingtaine de kilomètres à vol d'oiseau, au sud de Ménerville.

— Tu vas m'dire qu'la guerre c'est la guerre – précisa-t-il –, mais les villageois, qui jusqu'à offraient l'thé aux bidasses d'passage, ont trucidé les blessés, puis pillé et dép'cé les cada-

vres... qu'on a retrouvés avec leurs couilles entre les dents... Bien sûr, on les a ensuite zigouillés¹, ces salauds, mais ça a pas ressuscité nos gars... Rassure-toi quand même, on va pas t'lâcher dans l'djebel comme ça, de but en blanc... On va t'former dur... et si on t'a dit qu'y a qu'les paras pour s'battre, c'est faux, car chez *Baroud*, on glande pas, tu verras...

Il se tut alors, guettant mes réactions. Mais ma fierté basquaise m'aida à rester impassible, et même à jouer à l'idiot :

— Vous m'avez pas dit c'que c'est exactement qu'le sourire kabyle.

— Ha, ha, ha ! ricana le petit, imité par le grand. T'auras bien l'temps d'l'apprendre, hi, hi, hi !

Dès le début, le capitaine *Fracasse* (on ne le connaissait que sous ce sobriquet), terreur des bleus, me voyant courir comme un lapin, gueula :

— **Nom de Dieu**, kécèksa, cette histoire d'pied bot ?

— C'est ma mère...

— Bon, tu diras à ta mère qu't'es plus pied bot et qu'le capitaine *Fracasse* f'ra d'toi un Tarzan à qui toutes les nanas du village tomberont dans les bras, à ton retour. Tu lui écriras ça, hein ?

— Heu... sauf si on m'rapatrie les pieds d'avant !

— Ah, t'as l'moral, toi. Eh ben, ajoute qu'le capitaine *Fracasse* veill'ra sur toi, hein !

De fait, il n'eut pas beaucoup d'occasions de le faire car nos activités divergèrent.

Très vite je me pris au jeu de la bagarre, le souvenir de la guerre civile espagnole ayant été longtemps cultivé dans la famille... J'avais d'ailleurs choisi comme spécialité professionnelle les transmissions ; en partie parce que mon père racontait que, grâce à un radio-amateur ayant réussi à capter les messages franquistes, son groupe de Républicains avait échappé à l'encercllement.

Me défendant bien aux exercices de tir, j'en vins vite à me considérer comme un « *pistolero* de la République », luttant

¹ En fait l'armée française exécuta, en représailles et sans jugement, une cinquantaine de villageois... « Des méthodes dignes de l'armée allemande », commentera JDR, un jour où cette tragédie fut évoquée entre nous.

contre une rébellion de style franquiste – l’obscurantisme islamique valant bien, à mon avis de l’époque, celui des cagots castillans !

En parallèle, je passai le permis de conduire... Apprenant cela, le *colon* (devenu *Pépère*) réalisa que seul un gaucher peut tenir le volant et tirer (au pistolet) simultanément. Il m’embaucha donc comme chauffeur-garde du corps, avec le grade de *cabot*, dès octobre 59. Poste que je garderai jusqu’à la fin du service et qui, contrairement à ce que j’avais imaginé, s’avéra tout sauf une planque : je fus, en effet, amené à conduire régulièrement sur les routes et pistes des djebels mal famés, où la mort pouvait vous cueillir, sans crier gare, au détour d’un virage...

Grâce au CEFIK, je fis la connaissance de l’aspirant JDR, de cinq ans mon aîné – que je finis par suivre dans ses entreprises les plus téméraires, moins par militantisme que par désir d’apprendre, car c’était un puits de savoir...

Au début, nous nous comprenions en physique basique et radioélectricité, mais évidemment pas en physique approfondie, sa spécialité ; et encore moins dans les « sciences humaines », domaine pour lequel j’étais une page blanche – alors que lui entamait avec Vito l’aumônier, de longues discussions parfaitement absconses¹ pour moi, concernant l’histoire, la philosophie, la théologie, etc.

Tout ceci pour dire que je ne connus pas le désœuvrement et l’ennui, tant décriés par les troufions de l’époque. À ma mère, qui se plaignait de ne pas me voir revenir en permission, je répondis que vu tout ce que j’apprenais d’utile, j’aurais été idiot de rater un seul jour de service... en précisant, quand même : « et puis mes congés ne sont pas perdus, je les garde pour la fin ».

Mes activités étaient effectivement très diverses :

Il fallait assurer la sécurité du CEFIK et conduire *la colonne* (devenue bientôt *Mémère*) accompagnée de sa bonniche, dans la capitale, pour les courses et les relations mondaines ; aussi bien que dans le djebel, pour les missions médicales et caritatives...

La bonniche en question, appelée *Zazie*, était une adolescente mignonne et futée, qui jouait à la précieuse et sainte

¹ Un mot parmi tant d’autres, que j’appris alors.